

La fille qu'on appelle de Tanguy Viel

Références : Minuit 2023

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Poursuivons avec le roman de **Tanguy Viel** : « **La fille qu'on appelle** »

Ce livre de 155 pages sera certainement lu rapidement, d'autant plus que la dynamique psychologique n'a, selon moi, rien à envier à celle du roman de Victor Jestin « La chaleur ».

Ainsi, si l'on peut également supposer une connaissance du texte pour ce roman-ci, on pourrait alors d'abord se pencher sur la **qualité de la présentation**. Son côté manifestement positif réside dans **l'extraordinaire richesse des images**, qu'il s'agisse de métaphores ou de comparaisons (les « comme » et « comme si » sont récurrents). Elles rendent les relations entre les personnages, leurs interdépendances psychologiques, leurs actions et leurs stratagèmes extrêmement parlants et mémorables.

Voici deux exemples parmi tant d'autres :

- Le rapprochement de Le Bars avec Laura est décrit comme suit :
[...] à chaque seconde qui passait si lentement, on aurait dit qu'il avait un sismographe dans la poche pour mesurer les vibrations qu'elle dégageait, en même temps qu'il s'approchait doucement, très doucement, de ce qu'il faudrait bientôt appeler l'épicentre — à ceci près que le séisme n'avait pas encore eu lieu, pour l'heure seulement les mouvements invisibles de plaques se subsumant en glissant sur cette sorte de magma mû par son seul désir. (p.39)
- Bellec, le propriétaire du bar, et Le Bars, le maire, sont dépeints comme :
[...] deux araignées dont les toiles se seraient emmêlées il y a si longtemps qu'elles ne pouvaient plus distinguer de quelle glande salivaire était tissé le fil qui les tenait ensemble [...] (p. 49)

La répartition de la sympathie dans le roman me semble cependant **moins nuancée**, car il n'y a pas d'entre-deux. Le pôle négatif est représenté par l'homme de pouvoir, Le Bars, suivi de son comparse Franck Bellec qui dépend de lui. Au pôle opposé, on retrouve les victimes : Max Le Corre, ancien champion de boxe devenu chauffeur de Le Bars, et sa fille Laura, qui incarne le personnage principal.

En ce qui concerne Le Bars, des phrases comme celle-ci sont déjà révélatrices :

[...] depuis son élection c'était son rôle de connaître « les gens », de les aimer, de se faire croire qu'il les aimait, à moins que, oui, c'était possible aussi, il ne s'aimait lui-même en train de les aimer. (p. 24)

Ou plus flagrant encore : ce qui le caractérise, c'est...

... cette sorte de dignité un peu froide de qui n'a, c'est sûr, aucun problème avec sa conscience. (p. 48)

Ces deux citations révèlent **une incohérence narrative**, car entre « c'était possible aussi » et « c'est sûr », le narrateur fait le grand écart entre l'incertitude et la certitude.

Le narrateur est un « je » non défini, qui ne s'exprime que rarement en tant que tel, mais lorsqu'il le fait, c'est pour feindre une **incertitude quant au déroulement des événements** ; je cite trois exemples :

- *[...] quand je ne saurais pas dire lequel des deux, de Max ou de Laura, justifie plus que l'autre ce récit [...] (p. 15)*
- *Et de ce que je crois savoir, Maxime Le Corre à cette aune était un bon client [...] (p. 17)*
- *Je ne sais pas ce qu'elle a dit ou pensé à ce moment-là, mais la sidération, j'imagine, de le voir [...] (p. 127)*

C'est d'autant plus surprenant que, à **d'autres moments**, nous avons affaire à un **narrateur omniscient** qui pénètre dans les pensées de la plupart des personnages,

- que ce soit dans celles du père de Laura, Max Le Corre (« Mais ce n'était pas le cas. Il ne se représentait rien. », p. 87) ;
- dans celles du propriétaire du bar, Franck Bellec (« Bon, mais ce n'est pas pour ça qu'elle est venue, a pensé Franck [...] », p. 63) ;
- dans celles de Le Bars (« En raccrochant il s'est détesté un instant, non par culpabilité soudaine, mais ce manque d'envergure et de stratégie [...] », p. 136) ;
- ou encore dans celles Laura elle-même (« Et en un sens c'est ce qu'elle fait, Laura [...], les yeux dont elle ne savait plus si elle devait les fermer ou bien au contraire les laisser se remplir de vent humide [...] », p. 79).

Je n'ai pas trouvé d'explication fonctionnelle à ce manque d'homogénéité qui fait que certaines choses semblent rester en suspens tandis que d'autres apparaissent comme des réalités évidentes. Il est toutefois peu probable que les élèves perçoivent ce genre de nuances, car le jeu de pouvoir psychologique de Le Bars et la réaction de Laura, associés au langage imagé suggestif, relèguent ces ambiguïtés à l'arrière-plan.

L'intrigue principale, qui porte sur l'emprise sexuelle exercée par le maire, entre-temps devenu ministre, sur Laura, est entièrement présentée du point de vue de la victime : celui de Laura, la jeune femme docile soumise à l'homme politique puissant et cynique.

Comme pour Léo dans « La chaleur » de Victor Jestin, on pourra ici aussi s'interroger sur les **explications psychologiques** au **comportement de la protagoniste**. Pourquoi

obéit-elle ? Pourquoi non pas juste une fois, mais bien à plusieurs reprises ? Pourquoi finit-elle tout de même par porter plainte contre Le Bars, et à partir de quel moment le fait-elle ?

L'une des explications réside indubitablement dans le fait que Laura possède une **prédisposition** à ce que nous appellerons la **soumission** ; le **titre** du roman annonce d'ailleurs immédiatement la couleur. Laura Le Corre emploie elle-même cette expression lorsqu'elle fait sa déposition aux policiers. Et lorsqu'ils lui demandent de développer, elle répond :

Oui, ce n'est pas comme ça qu'on dit ? Call-girl ? (p. 11)

Comme il s'agit de son métier lors de sa première rencontre avec le maire, sa déclaration donne l'impression qu'elle n'aurait pas pu choisir cette appellation de job comme mauvais choix. Mais pourquoi en parler ? Avait-elle de l'expérience dans le métier avant que Le Bars ne réclame sa « récompense » sexuelle pour l'avoir aidée à trouver un logement et un emploi ? Elle s'était présentée à lui comme une étudiante. Et lorsque, un peu plus tard, le policier chargé du procès-verbal lui demande à nouveau :

Donc vous avez menti ?

elle offre une réponse évasive et incomplète :

Quoi [...] vous auriez trouvé normal que je lui dise que... ? (p. 25)

Oui, que lui dire ? Sur l'insistance des policiers, elle finit par concéder :

Je travaillais dans la mode (p. 26)

Il s'avère que ce monde de la mode l'a menée à faire des séances photos érotiques, au cours desquelles elle était partiellement ou complètement dévêtue. D'une part, les photos de Laura en sous-vêtements étaient « visibles bientôt sur toutes les affiches déployées sur les murs des villes et les grands panneaux des bus » (p. 29). D'autre part :

Devant les policiers elle ne s'est pas étendue sur la question, [...] se gardant de leur dire que quelquefois il aurait fallu les enlever, les sous-vêtements, poser plus lascivement encore, plus lucrativement aussi, pour tel magazine qu'on trouve en haut des étagères dans les maisons de la presse. (p. 29)

Quand bien même les policiers ne sont pas censés être au courant de cela, ils se doutent bien que Laura n'est pas naïve au point de ne pas avoir su ce qui lui arrivait. Formée par quatre années de « métier de la mode », n'aurait-elle pas dû reconnaître les signaux émanant de Le Bars ? Elle qui a déjà travaillé dans un bar (p. 39), ne pouvait-elle pas se douter de ce qu'il attendait d'elle lorsque le maire lui a offert un poste dans le casino de Bellec ? Et n'aurait-elle pas dû au moins couper court à ses premières, disons, « avances » ?

En effet, le narrateur décrit comment, après sa première fois avec le maire, elle se rend à la plage, bouleversée, dans l'espoir que l'atmosphère marine lave son âme de la honte. Son

tourment intérieur est ensuite décrit, ici encore de manière imagée, sur deux pages, avec une capacité de réflexion presque poétique qui ne peut que surprendre :

Mais pour l'heure il lui semblait seulement que du fond de l'océan toutes les déesses de la mer se dessinant sur l'écume chuchotante avaient décidé de lui parler, ou non pas lui parler, mais pérorer comme elles savent si bien le faire en commentant l'action. Et c'était comme un coryphée antique posé au coin du soir, une assemblée tenue par cinquante naïades qui psalmodiaient autour d'elle : Oh qu'as-tu fait, Laura ? Qu'as-tu fait ? (p. 80)

Cette **poétisation** inhabituelle **du point de vue de Laura** se retrouve dans **d'autres formulations soigneusement choisies** qui suscitent l'étonnement quant à la capacité de Laura à s'exprimer de la sorte. Elle les utilise pour expliquer ses actes aux policiers, ou peut-être pas...

Par exemple : *Et tout ce que je peux vous dire, elle a repris, c'est que ce qui nous étouffe quelquefois, ce n'est pas la panique de l'instant, plutôt la vue qu'on a soudain sur son propre futur. (p. 74)*

Ou : *Oui, elle a repris, quand j'ai senti la paume tiède de sa main, c'était comme si ma propre main n'était plus la mienne, et qu'alors c'était toute l'énergie du vivant en moi qu'il avait réussi à saisir [...]. (p. 75)*

Et : *Peut-être c'est votre métier de rassembler les faits, elle a repris, et même de les faire tenir ensemble comme un château de cartes, mais moi je vous dis qu'il suffit que je m'en approche, il suffit que je respire à peine et déjà votre château, je le fais s'effondrer. Et vous savez pourquoi ? Parce que c'est mon château, avec mes cartes. (p. 83)*

Ces paroles ne nous éclairent pas vraiment. Tout au plus peut-on ressentir une subjugation qui surprend venant d'elle.

S'agit-il d'une sorte de « syndrome de Stockholm ? », tout comme pour la relation entre Max Le Corre et Le Bars (p. 17) ? Ce terme est sans doute exagéré. Mais, en soi, Max et Laura sont tous les deux à la merci de Le Bars, ce qui crée aussi des liens psychologiques dans certaines circonstances. D'un autre côté, si Laura ose se refuser à lui, elle doit s'attendre à perdre son emploi et son logement ; c'est bien le genre de Le Bars. En ce qui le concerne, nous avons clairement affaire à l'exploitation d'une relation de dépendance. Mais cette dépendance continue-t-elle d'agir même lorsque Le Bars devient ministre dans le lointain Paris ?

La motivation ambiguë de Laura à vouloir le revoir est révélatrice :

[...] elle avait beau se dire que si elle y allait, c'était d'abord pour son père, pour que [Le Bars] fasse quelque chose pour son père, cela revenait et revenait encore. Et parce que de certaines actions, non, décidément, on ne démêlera jamais le nœud noir qui nous y pousse. (p. 120)

Le nœud n'est peut-être pas complètement indénouable. Car on peut supposer que Laura, même si elle n'en est pas pleinement consciente, cherche à s'affirmer lors de cette visite, à tester l'effet érotique qu'elle continue d'avoir sur le nouveau ministre.

Bien entendu, la rencontre se déroule de manière humiliante. L'homme de carrière ne cède que brièvement à ses pulsions et n'est au demeurant pas disposé à venir en aide à Max Le Corre, qui a entre-temps perdu son combat de boxe décisif et est maintenant hospitalisé. Le fait que Le Bars déclare qu'il ne peut pas faire jouer ses relations au risque de se compromettre (p. 123 et suivante) semble d'ailleurs étrange. Personne ne pourrait lui reprocher d'aider son ancien employé dans une situation d'extrême détresse. Il est possible que l'auteur veuille nous présenter le ministre comme un être particulièrement abject.

Et c'est probablement la raison qui a poussé Laura à porter plainte contre lui (voir p. 126 et suivantes). Une plainte dont les contours juridiques sont assez difficiles à cerner (cf. p. 131), avec une plaignante qui a du mal à justifier ses actes.

Quoi qu'il en soit, mon impression est la suivante : malgré ce flou général, le roman est conçu de telle sorte que nous, lecteurs, devrions clairement condamner l'utilisation abusive de l'emprise (tel le mot-clé p. 131) exercée par une espèce d'homme politique sans scrupules sur une victime qui n'a aucune chance. Il pourrait être très intéressant de discuter avec les élèves et de voir s'ils partagent ce point de vue ou s'ils ont peut-être interprété l'intention du roman différemment.

Nous n'avons pas encore pris en compte l'existence d'une **intrigue parallèle autour de Max Le Corre**, le père de Laura. Le narrateur choisit là aussi de décrire sa carrière et son avenir avec une grande sensibilité psychologique, illustrée par des métaphores impressionnantes :

[...] la boxe à son âge, du moins la sensation qu'il en avait, c'était comme patiner sur un lac gelé à toute la fin de l'hiver, et malgré les victoires il n'était pas dupe de la fine pellicule de glace sur laquelle il continuait d'évoluer [...]. (p. 20-21)

À la fin, lorsque Max, humilié par le comportement de Le Bars et par conséquent vaincu lors de son combat de grand retour, se venge de l'homme de pouvoir cynique (p. 165 et suivantes), le lecteur sympathise avec lui.

Pourtant, il faudrait ici aussi se demander : était-il vraiment aveugle au point de ne pas voir les « faveurs » que le maire exigeait de Laura ? Max le conduisait pourtant presque tous les jours au casino où Laura « travaillait » et vivait. Lorsque Hélène, son ancienne maîtresse et sœur de Bellec, finit par lui en parler (p. 92 et suivantes), on le voit qui semble tomber des nues, mais ce n'est en réalité que le refoulement de ce dont il se doutait déjà depuis longtemps. Cette attitude de déni du père mériterait, à mon sens, d'être discutée.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2024 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emilie Andry*